



Aujourd'hui: agneau !



Paroisse du Jorat

Culte du 15 janvier 2023 - Montpreveyres - 10h

proposé par Bertrand Quartier, diacre



Esaïe 53, 1-12
Jean 1, 29-34

« **M**oi, je ne le connaissais pas ». Par deux fois, Jean, celui qui baptise les foules dans le Jourdain, prétend qu'il ne connaissait pas Jésus. Et pourtant, par l'évangile selon Luc, nous savons que

Jean et Jésus sont cousins puisque, enceinte, Marie se rend chez sa parente Elisabeth, qui est elle aussi dans l'attente de mettre au monde son premier enfant.

En ce temps-là, et dans la culture juive tout particulièrement, la filiation est importante. Chaque personne sait d'où elle vient, de quel village est sa famille, qui sont ces ancêtres sur plusieurs générations. Cette mémoire se répète en famille, de bouche à oreille. Et même si les récits sont sans doute enjolivés d'anecdotes, de détails plus ou moins véridiques et d'exploits supposés, les noms des pères, des pères des pères – oui, ces filiations sont patriarcales – sont connus par leurs descendants. Pour preuve les fameuses généalogies, dont celle de Jésus qui ouvre par exemple l'évangile selon Matthieu (Mt 1, 1-17).

Jean connaît bien son cousin Jésus. Nés à quelques semaines ou mois d'intervalle, ils ont sans doute joué ensemble lors des réunions de famille, ils se sont peut-être rendus visite mutuellement, ont rit de leurs bêtises d'ado et partagé leurs premiers émois amoureux. Alors quand Jean, trentenaire au faîte de son ministère de prophète, voit Jésus s'avancer vers lui, il se demande peut-être ce qu'il fait là, au bord du Jourdain et aux portes du désert.¹

L'évangile de Jean dissipe le doute très vite : dès le premier verset (29) du texte d'aujourd'hui, le baptiseur affirme clairement que « Voici l'agneau de Dieu qui ôte le péché du monde ». Non, ce n'est pas juste un cousin venu lui rendre visite pour lui amener un petit pot de beurre et une galette dans sa retraite au désert. C'est l'agneau de Dieu.

Quelle drôle d'image que celle de l'agneau. A quoi cela vous fait-il penser ? En général, on représente les agneaux pour exprimer un idée de douceur, d'innocence. Un agneau, c'est une peluche avec des grands yeux noirs propres à faire fondre le cœur. Oui mais l'agneau, nous savons ce qu'il devient, après avoir été pris en photo. On l'amène à la boucherie pour en faire un plat délicieux (tout le monde n'aime pas ça, je le sais bien...), un mets de fête délicat, tendre et savoureux. Entre l'image et la réalité, un bien grand écart ! Alors pourquoi cette image d'agneau ? Si l'on regarde les représentations de Jésus dans l'art, c'est vrai qu'il est souvent présenté avec son regard doux, ses longs cheveux (blonds, évidemment), sa tunique immaculée comme la douce toison de l'agneau. Et pourtant, de l'idéal à la réalité, il y a un abîme : l'abîme de l'arrestation, de la torture, de la mise à mort, l'abîme de la croix. L'évangile de Jean pose la réalité dès ces (presque) premiers versets. L'agneau est là pour un but, une mission bien précis : ôter le péché du monde.



Alors on a vite fait de comprendre que Dieu a imaginé un plan pour nous sauver, nous ses créatures si décevantes, si imparfaites. Donner au monde un enfant (la douceur, l'innocence,

¹ Les autres évangiles (Matthieu, Marc et Luc) relatent qu'à ce moment-là, Jésus souhaite être baptisé par Jean, comme les autres personnes qui se pressent le long de la rivière. Dans le quatrième évangile, Jean ne relate pas ce baptême, mais seulement l'apparition, venue du ciel, du symbole de la colombe, signe de l'onction du Saint-Esprit qui descend sur Jésus.

la joie que l'on vient de fêter à Noël) puis le laisser mourir pour expier les fautes des humains. Le Christ est mort **pour** nos péchés. C'est la compréhension « sacrificielle » de la mort du Christ.

Pour ma part, je préfère croire que Jésus est mort à **cause** de nos péchés. A cause de l'incapacité des humains, de notre incapacité, à accueillir pleinement l'amour proposé par Dieu, à admettre que Dieu n'est pas Celui qu'on imagine, celui qu'on se représente ou en qui on aimerait croire. L'amour vécu et proposé par Jésus avait quelque chose de trop radical, de trop vrai pour que cela soit facile de l'accepter, de le suivre, de l'imiter. Il a été tué à cause de cela. N'est-ce pas, ceux que l'on déteste le plus ne sont-ils pas ceux qui nous mettent en face de nos propres faiblesse, de nos propres errances, de nos propres fautes ? Certains contemporains de Jésus n'ont pas supporté que celui-ci les confronte à leurs certitudes, à leur suffisance, à leurs « valeurs ».

Esaië va dans ce sens en écrivant : « [...] *ce sont nos maladies qu'il supportait, c'est de notre souffrance qu'il s'était chargé. Et nous, nous pensions : c'est Dieu qui le punit de cette façon, c'est Dieu qui le frappe et l'abaisse. Mais il était blessé à cause de nos fautes, il était écrasé à cause de nos péchés.* » (Es 534-5)

Non, ce n'est pas Dieu qui a sacrifié son fils. C'est nous qui l'avons mis à mort parce que nous n'avons pas su répondre à son offre de vie !

La grandeur de Dieu, la preuve de l'amour qu'il nous porte sans condition, c'est de d'avoir laissé ce fils aller à la croix (« Père, pourquoi m'as-tu abandonné ? »). Il aurait pu le sauver (le brigand le pensait aussi). Il a préféré – encore une fois – laisser les humains aller jusqu'au bout de leur liberté de pensée, d'action, de choix.

Mais bien sûr, cela n'en est pas resté là. Il y aura Pâques. La vie à nouveau. La grandeur de Dieu, la preuve de son amour c'est de ne pas nous avoir tenu rigueur de cette mise à mort, et de nous offrir à nouveau le cadeau de son fils, celui qui baptise dorénavant du Saint-Esprit : « *Il a rétabli celui qui avait offert sa vie à la place des autres* » (Es 53, 10).

L'agneau de Dieu, ce n'est pas celui du sacrifice du Kippour, la fête des expiations qui accorde le pardon des fautes au peuple d'Israël. L'agneau de Dieu est celui qui est immolé lors de la fête de la Pâque, celui qui rappelle la libération de l'esclavage en Egypte. Face au *péché du monde*, l'évangile parle plus de libération que de pardon². La colombe à son tour n'est plus l'oiseau du sacrifice, mais celui de la liberté, offerte par l'Esprit. C'est cette colombe aperçue par Jean Baptiste qui lui fait comprendre que celui qui vient à lui n'est pas seulement son cousin, mais bien celui qui va libérer le monde du poids du péché.

Cela ne se fera pas, ne se fait pas sans souffrance, le texte d'Esaië le rappelle de manière percutante et expressive. Parce que – souvent – nous avons bien de la peine à voir où se trouve la libération dans les méandres, les impasses, les séparations, les maladies et les deuils de nos vies. Peut-être avons-nous l'impression de vivre nous aussi – ou nos proches – de véritables chemins de croix et n'avons-nous à la bouche que ce cri « Pourquoi m'as-tu abandonné ? ».

Or Esaïe l'affirme (v.11): « *Après avoir subi tant de peines, dit le Seigneur, mon serviteur verra clair, il sera nourri par une forte expérience. Mon serviteur, le juste, obtiendra la justice pour une multitude de gens, lui qui s'est chargé de leurs fautes.* » ; or Jean Baptiste l'affirme : « *Voici l'agneau de Dieu qui enlève (qui libère) le péché* » : non, ce n'est pas la fin. La proposition de vie de Dieu est plus forte que nos poids. D'innombrables témoins nous l'ont transmis et nous le disent encore aujourd'hui. Nous ne serions pas là à lire ou à écouter cette prédication sans cela.

« Moi, j'ai vu » affirme Jean Baptiste. Et moi, toi : qui avons-nous vu qui nous permet de dire « J'y crois » ? et d'espérer. Amen.

² A. Nouis, Le Nouveau testament : commentaire intégral, Olivétan, 2018, p. 595